

# Les Rubans Blancs

Camille Wait S8

Je rentrais dans la vaste salle de biologie du Lycée Camille Pissarro. Ses grandes fenêtres éclairaient à peine la pièce d'un blanc jauni par le temps, usé par la vie. Le sol était recouvert d'un parquet de chêne, légèrement troué par endroit et on pouvait deviner à la couleur du bois qu'un nombre indéterminé d'élèves avaient dû fouler ce sol, tout comme moi. Je me tenais debout, près de la porte d'entrée et fixait celle-ci avec une attention toute particulière. J'aperçus un long ruban blanc qui gisait sur le sol. J'allais pour le ramasser quand celui-ci disparut dans le long couloir étroit du bâtiment. Je sortis de la salle vide et suivis ce tissu étrange qui brillait légèrement dans l'obscurité de l'allée. Je remarquais alors qu'il appartenait à une longue forme floue qui de loin me paraissait vaguement être une femme. Je la suivis et elle me conduisit dehors où les flocons de neige tombaient à la clarté de la lune et recouvraient d'une fine couche le gravier habituellement gris. Je m'arrêtais. La dame avait disparu. Je scrutais chaque recoin de la cour. Elle n'était plus là. J'avançais lentement, descendais les marches glissantes et me retrouvais devant les grandes vitres donnant sur la salle des professeurs. Elle était là, à l'intérieur, debout, à côté d'un large tableau. Je clignais des yeux, elle disparut de nouveau. Je courus vers l'accueil et hésitais à entrer. Cet endroit était normalement interdit aux élèves. J'ouvris la porte, la pièce était calme. Pas un professeur, pas un surveillant, juste le bruit de ma respiration saccadée et de mon cœur affolé. J'avançais et me retrouvais bientôt devant le bureau de la CPE. Personne. Je continuais à marcher quand j'entendis un bruit. Le son d'un piano. C'était une mélodie très lente et très douce. Je regardais par les petites fenêtres de l'amphithéâtre. Elle était là, assise sur un tabouret, ses doigts glissaient sur les touches noires et blanches du piano comme le ruban qui glisse sur un tissu de soie. Mon cœur battait de plus en plus vite, j'ouvris la porte de l'amphithéâtre, elle avait disparu, le son s'était tu. Je descendis vers le piano, m'assis sur le tabouret où était assise quelques secondes plus tôt la dame blanche, et commençais à jouer La Cathédrale Engloutie de Debussy. Je m'arrêtais au bout de quelques minutes et tournais la tête. La dame blanche me regardait. Je ne sais pas si je les imaginais ou si elles étaient réelles mais je crus voir des larmes couler sur ses joues pâles. Je me levais, elle partit.

Je montais en courant les escaliers et me retrouvais devant la cafétéria. Personne. Mon imagination devait me jouer des tours. Je sortis dehors mais le froid envahit mon corps et je courus me réfugier dans le bâtiment C. Je montais un étage, et m'assis contre un radiateur. Le couloir était vide, aussi sombre que celui du bâtiment scientifique. J'entendis un effroyable cri qui venait d'en haut. Je montais le plus vite possible. Quelqu'un était en danger. Arrivée au quatrième étage je vis de dos une femme en noire. Elle avançait vers la dame blanche. Je criais très fort, je sentais la peur monter en moi. Elle allait mourir, la dame en noire allait la tuer. Je m'avançais vers elles. Elles disparurent aussitôt. Je pleurais. Où était elle ? J'espérais que rien ne lui était arrivé. Soudain je vis comme une petite étoile apparaître devant moi. Elle brillait d'un jaune très lumineux. Je la regardais. Elle avança dans le couloir, de plus en plus vite. Je la suivis.

Elle m'emmena d'abord dans le réfectoire puis continua sa course dehors. On sortit sur une grande place. Il y avait là des bancs et de minuscules tabourets en pierre. Les élèves avaient l'habitude de s'asseoir là quand il faisait beau en été ou au printemps. Moi, je ne m'y asseyais jamais. Un autre cri retentit comme celui que j'avais entendu dans le bâtiment C. La dame blanche. Elle appelait à l'aide. L'étoile recommençait sa course à travers la cour. Je la suivis du plus vite que je pouvais. La peur montait en moi. Qu'allais je faire ? Comment la sauver ? L'étoile s'arrêta devant la porte du gymnase. Je la remerciais. Geste des plus idiots, une étoile ne comprend pas le langage humain pensais-je, jusqu'à ce qu'elle émette un joli sifflement d'oiseau. Je pris ça pour un au revoir et l'étoile disparut dans le large ciel. Cette nuit là, même si la neige tombait à gros flocons, il faisait bon. Le ciel était rempli d'un millier d'étoiles toutes aussi brillantes les unes que les autres. Je me sentais apaisée, comme protégée par ce noir intense et ces milliers de lumières qui éclairaient la nuit. J'ouvris la porte du bâtiment. A l'intérieur il y avait deux gymnases, un au rez-de-chaussée et un au premier étage. J'ouvris la porte du premier. Il était vide. Seuls les tapis de sports occupaient la salle. Je montais lentement les marches qui menaient à l'étage. La peur repris le dessus sur le calme qui m'avait envahi quelques minutes plus tôt. Je m'arrêtais devant la porte bleu marine, respirais un grand coup, posais la main sur la poignée et ouvris la porte.

## II

A l'intérieur du gymnase, je vis la femme en noir. Elle chantait un air très aigu, qui bizarrement sonnait lugubre. Les vitres du gymnase en tremblaient, les tapis de sport se déchiraient petit à petit. Je ne pouvais supporter ce son affreux. J'essayais de me boucher les oreilles mais il était bien trop fort, bien trop puissant. La dame blanche pleurait des larmes rouge sang. La scène était effroyable. La dame en noir chantait de plus en plus fort. Les tapis se vidaient peu à peu de leurs mousses qui s'envolaient comme un tourbillon dans le gymnase. Je ne savais que faire pour sauver la dame blanche qui mourrait peu à peu devant mes yeux. L'étoile entra dans le gymnase et se mit devant moi. Ce n'était pas la même que tout à l'heure. Même si elle se ressemblait trait pour trait, je sentais une aura différente qui se dégageait de celle-ci. J'étais assise, recroquevillée contre le mur. L'étoile explosa devant moi en milliers de petites perles brillantes et y apparut un violon. Mon violon. Je ne compris pas tout de suite ce que je devais faire avec. Pourquoi l'étoile l'avait elle fait apparaître à cet endroit là ? Je le sortis de son étui, le posais sur mon cou, pris mon archet et me mis à jouer. Le premier morceau qui vint fut un prélude de Bach. Lent, chantant, triste, beau. Je jouais doucement, puis de plus en plus fort et tout ce mit à voler. Les tapis, les barres, les ballons. Je jouais comme je ne l'avais jamais fait, avec force et passion. La dame en noir se mit à chanter plus fort. Je ne pouvais toute seule, affronter cette voix qui envahissait l'espace et ne laissait aucune place à la mélodie

du violon. Une autre étoile apparut et comme la précédente, éclata en mille perles scintillantes devant la dame blanche. Un piano à queue blanc apparut. La dame blanche se leva et vola jusqu'au tabouret qui y était accroché. Elle me sourit et entama un concerto. C'était le 7ème Concerto de Rode. Je jouais avec elle. Des trainées blanches sortaient de nos deux instruments et s'engouffraient dans le tourbillon comme pour le calmer s'attaquant à la dame en noir qui criait chaque fois que l'une d'entre elles la touchait. Mais plus les trainées s'intensifiaient, plus je me fatiguais. Mon violon absorbait peu à peu mon énergie et la fatigue vint à moi. Tout devint noir. J'entendis un cri . Pas celui de la dame blanche. Celui de la mort.

Je pressentais que nous avions réussi à vaincre la dame en noir. Je sentis des bras, doux et froids, s'enrouler autour de moi et me soulever avec aisance. Des larmes sortirent de mes yeux et le sommeil me gagna.

### III

Un bruit retentit. C'était mon réveil. Il était exactement 6h30, l'heure de prendre mon petit déjeuner. J'essayais de me lever mais je ne réussis pas. Mes muscles étaient fatigués, je ne voulais pas bouger et restais allongée encore quelques instants. Quand 7h sonna, je m'assis sur mon lit, j'avais vraiment du mal à m'asseoir. Mon ventre grogna, signal qu'il fallait que j'aie déjeuné. Il faisait encore noir dans ma chambre. Les volets étaient fermés. Je me levais pour aller les ouvrir. Dehors, la neige tombait à gros flocons et le Soleil brillait fort au milieu du ciel. Je scrutais ma chambre. Mon étui à violon était posé sur la chaise. Des milliers de paillettes dorées gisaient dessus. D'où venaient elles ? Non ! Je délirai. Ce n'était qu'un rêve bien sur. Je tendis le bras, attrapai mon violon pour en retirer les paillettes quand je le vis sur mon bras. Il y avait autour de mon poignet, d'un brillant éclatant, un ruban blanc, sur lequel était écrit : merci.